

Arlette Testyler

*Rescapée de la rafle du Vel d'Hiv, répond à **Stéphanie Dassa** membre du comité directeur de l'AJCF et directrice de projets du Crif.*

Arlette Testyler où et quand êtes-vous née ? Pouvez-vous nous décrire le cadre familial dans lequel vous avez grandi avant que n'adviennent les événements, notamment ceux de 1942 ?



Je suis née à Paris, dans le 12^e à l'hôpital Rothschild. Comme beaucoup d'enfants juifs. Je suis née le 30 mars 1933, il n'y a que des trois dans mon anniversaire ! J'ai été élevée dans une famille aimante et pas seulement aimante, en famille, mais aimante de la France. Mon père s'est engagé volontaire à la déclaration de la guerre, j'ai d'ailleurs une photo de lui en soldat. Pour lui, la France représentait tout à ses yeux, c'était d'abord la France.

Où sont nés vos parents, Arlette ?

En Pologne. Ils venaient tous les deux de familles de 9 et de 10 enfants. Ils ont tous été massacrés dans les fosses communes... Je vous invite d'ailleurs à lire les travaux du Père Desbois sur « La Shoah par balle », j'ai retrouvé dans ce livre le nom du village de mes grands-parents où tout le monde a été massacré.

Vos parents ont émigré en France. Est ce qu'ils étaient seuls ou est ce qu'ils étaient accompagnés de leurs propres parents ?

Non, pas du tout. Mon père est venu tout seul. Il avait le choix entre les États-Unis où il avait déjà un frère, mais pour lui, c'était la France, le pays des droits de l'homme, il n'avait que ça à la bouche. Donc il a choisi la France, il est venu en France à l'âge de 18 ou 19 ans. Il était fiancé d'amour avec ma mère depuis l'âge de dix ans et il l'a fait venir en lui envoyant des papiers qu'il a falsifiés, il a vieilli un peu, ma mère de trois ans pour qu'elle puisse venir et ils se sont mariés à Paris.

L'année 1942 est une année charnière, une année où l'accélération des persécutions contre les juifs va être très forte, mais pour vous, il semble que déjà les choses commencent à être très graves en 1941, quand votre papa est arrêté. Pouvez-vous nous parler du mois de mai 1941 ?

Oui, en 1941, mon père a été arrêté. Il faut bien préciser que ce n'était pas une rafle, c'est l'arrestation du « Billet vert ». Il a reçu ce billet vert sur convocation avec ordre de se présenter au commissariat de la rue Beaubourg pour vérification d'identité. Ma mère ne voulait pas qu'il y aille et lui il a dit : « Je ne risque rien. Mes enfants sont français. J'ai fait mon service militaire dans la France de Voltaire, de Diderot, de

Zola ». Moi évidemment, je ne connaissais pas ces gens-là mais mon père faisait déjà référence à ça, à son attachement à la France.

On ne l'a plus laissé partir du commissariat. Et il y était bien fichu ce petit billet.... Il y avait écrit « présentez-vous avec un adulte » alors on y est allés avec ma mère et ma sœur. Ils ont pris les papiers de mon père et dit à maman d'aller lui chercher des vêtements. C'était un piège !

Il a été ensuite immédiatement interné à Pithiviers.

Durant son internement à Pithiviers, aviez-vous l'opportunité de pouvoir le voir, de lui écrire ? Vous êtes restés en contact ?

Oui, on a eu l'opportunité d'aller le voir. Ma mère, qui était une grande débrouillarde, avait été plusieurs fois à Pithiviers et elle avait fait connaissance avec un gendarme, gardien du camp de Pithiviers, qui était extraordinaire. C'était un alsacien, il a fait beaucoup pour les internés du camp de Pithiviers. Il emportait du courrier, il nous a caché, on a dormi chez lui et le lendemain, il nous emmenait voir papa à travers les barbelés du camp de Pithiviers. Plusieurs fois, on a séjourné chez eux. C'étaient des Alsaciens, la famille Schiffmacher, des gens extraordinaires, ils avaient un fils qui était aviateur et une petite fille qui était de mon âge, qui est devenue mon amie, jusqu'à ce que je ne me marie puisque je l'ai même invitée à mon mariage.

A ce moment-là de son internement, votre père gardait-il le moral ?

Comment il se sentait ?

Oui, mon père gardait le moral, parce qu'il aurait en plus pu s'échapper plusieurs fois. Il avait été réquisitionné du camp de Pithiviers pour faire les moissons dans la région. On l'a sorti du camp, il a logé dans une ferme, avec maman on a été le rejoindre dans la ferme et on dormait dans les granges. Et maman, tous les soirs, le suppliait de se sauver.... Et je l'entendais pleurer et lui disait : « Mais non, je suis bien et si je m'évade ils vont prendre des otages. Toi, avec les enfants, tu ne risques rien. »

Il aurait pu se sauver et quelques-uns se sont sauvés à cette occasion parce qu'ils ont été loués comme des manœuvres pour travailler dans les fermes.

Votre père avait toujours un peu cette confiance que tout finirait bien, que tout irait bien ?

Complètement. Il était incroyable, c'était la France, c'était rien d'autre.

Malheureusement, tout n'est pas « bien allé ». Votre père a été déporté à Auschwitz Birkenau. Est-ce que vous savez par quel convoi il est parti ? Quand est ce qu'il a été déporté ?

Oui, par le convoi numéro 4. Le 25 juin 1942.

Et tout ça, bien sûr, vous allez le découvrir plus tard, en 1945.

Oui et j'ai découvert peut-être 45 ans plus tard quand je suis allée la première fois à Auschwitz et que j'ai pu obtenir sa fiche, qu'il était à la baraque 28 du camp d'Auschwitz. Il a été assassiné dans la chambre à gaz. Ça, je le sais par ses copains qui sont revenus et qui nous l'ont dit lorsque nous allions l'attendre à la Gare du Nord et au Lutétia.

Savez-vous combien de temps il a survécu dans le camp avant d'être assassiné ?

Il a très peu survécu parce que d'après ce que les copains nous ont dit, ceux qui sont revenus, les survivants, il a souffert beaucoup de la chaleur et de la soif. Et il buvait son urine... Je pense qu'il est décédé fin 1942, au mois de septembre. Il n'a pas beaucoup survécu.

1942, c'est l'année où le port de l'étoile jaune est obligatoire pour tous les enfants âgés de plus de six ans. Et vous, vous avez dû la porter puisque vous aviez plus de six ans.

Est-ce que vous avez des souvenirs de ce port de l'étoile ? Comment l'avez-vous vécu ?



Je l'ai très mal vécu. D'abord on a été obligé de l'acheter avec des tickets mais bon passe encore... Ce n'était pas le plus grave, mais j'ai dit à ma mère : « Moi je ne vais pas à l'école avec ça. » Je refusais d'aller à l'école comme ça. J'étais une excellente élève et à cette époque, on donnait des médailles, des tableaux d'honneur chaque semaine, alors non je ne voulais pas y aller avec ça !

Mais j'y suis allée quand même... Et à l'école, contrairement à d'autres petites amies qui habitaient le quartier, j'ai été très bien reçue. La directrice a réuni tout le monde dans la cour. Elle a tenu un discours extraordinaire en disant : « Voilà, il y a des petites filles qui ont des étoiles. Si j'entends la moindre rumeur, toute l'école sera punie. » Je suis rentrée dans ma classe et ma professeure a tenu le même langage. Je me souviens très bien de son nom elle s'appelait mademoiselle Gélase.

Mais ce qui a été le plus traumatisant pour moi, c'est que quand je suis sortie à 4 h et demie de l'école, comme d'habitude pour me rendre au square du Temple avec mes patins à roulettes et retrouver mes petits amis, le gardien qui gardait le square et qui me connaissait parce que j'y venais tous les jours m'arrête et me dit « Est-ce que tu sais lire ? » Je lui réponds que bien sûr je sais lire, je vais bientôt avoir neuf ans. Il me dit « Regarde ce qui est écrit » et là il y avait écrit Interdit aux Juifs, aux chiens et j'ai pleuré. J'ai hurlé. Ça a été le moment le plus dur de ce que j'ai pu vivre en terme de traumatisme personnel parce que tous mes amis étaient là et moi on m'a rejetée.

Le 16 juillet 1942, très tôt le matin la police frappe à la porte de votre appartement. Est-ce que vous avez eu écho d'une potentielle arrestation massive, d'une rafle des Juifs sur Paris ? Certains disent que des rumeurs ont couru, d'autres n'ont absolument entendu parler de rien. Quel était votre cas ?

Pas du tout. On n'a rien entendu du tout. La preuve, c'est qu'on a dormi à la maison parce que souvent, on ne dormait pas à la maison. On dormait chez des amis les uns chez les autres et là, on a dormi à la maison. A 6 h du matin quand ils sont venus. Maman a été tellement surprise ! Je me suis réveillée, ma sœur dormait encore. La police a dit : « On vient bien chercher votre mari », ma mère a répondu : « Mais

il est déjà parti en destination inconnue ! » Nous, on ne savait pas, on disait « Pitchipoï ». Et maman s'est battue avec eux, elle a pris tous les bibelots, les meubles, tous les trucs qui lui tombait sous la main, tout ce qu'elle a trouvé. Ça a été horrible. Elle ne voulait pas se laisser arrêter. Enfin bon, c'est n'a servi à rien.

À partir de là, vous quittez l'appartement et vous allez être donc toutes les trois internées au Vélodrome d'Hiver.

Alors on quitte l'appartement, oui mais on n'est pas seulement toutes les trois dans l'immeuble. Là où j'habitais, il y avait quatre familles juives avec des enfants. Donc on a tous été arrêtés. Toutes les familles avec des enfants. La plus jeune, c'est Régine, qui avait, je crois, même pas trois ans, toute blonde avec ses yeux bleus. Et on nous a mis dans ces horribles autobus. Tous. Si, on avait été prévenus, maman, aurait pu prévenir la famille de Régine et de son frère Lazare. Donc, non, on n'a pas été prévenus du tout.

Donc le Vélodrome d'Hiver, comment ça se passe là-dedans ?

Oh, c'est dantesque. Horrible, c'est horrible ce Vélodrome d'Hiver. Moi je ne connaissais pas ; mes parents n'étaient pas sportifs, ils ne participaient pas à des meetings politiques non plus. Ce n'était pas le truc de mon père. Il n'était pas bundiste, on était plutôt musique, on allait au Châtelet par exemple. Mais quand on y est arrivées ça a été l'horreur totale. Ce bruit, cette lumière, ces gens qui arrivaient sur des brancards, des béquilles, des femmes enceintes.... Vous ne pouvez pas imaginer, on ne peut pas. C'est horrible ce qu'ils nous ont fait faire. On est agglutinés, on est serrés les uns contre les autres. Les gens ne partaient pas en vacances ! Mais Il y avait des tas de ballots de linge ou des valises qu'on avait entassés dans ses autobus.

C'était horrible, on a été entassés sans nourriture, sans eau surtout, il n'y avait pas d'eau. Il faisait lourd, il faisait chaud, ça criait tout le temps.

C'est là que j'ai eu le deuxième choc de ma vie. J'avais demandé à maman d'aller aux toilettes, et elle m'a dit d'y aller avec Lazare. C'était en haut, donc on est montés et au fur à mesure qu'on montait, je sentais l'odeur...Quand le film « La rafle » est passé, je sentais encore l'odeur ! Quand je suis arrivée en haut avec Lazare qui me tenait par la main, j'ai vu des gens qui se cachaient derrière une pièce de manteaux pour faire leurs besoins. Et moi à 8 ans je connais rien de la vie, je ne sais pas que les femmes sont réglées, indisposées... Et je vois du sang partout, je me mets à hurler : « On tue tout le monde ! » Ça a été un gros choc. Ma mère m'a consolée et prise dans ses bras, j'ai ma tête sur sa poitrine et je sens quelque chose qui tombe Je lui ai demandé ce que c'était et elle m'a répondu que ce n'était rien juste du linge et une valise qui tombaient. Mais ce n'était pas du linge ni une valise, c'était quelqu'un qui se suicidait. C'est la première fois que j'ai vu ça. C'était horrible.

Après le Vélodrome d'Hiver, vous allez être toutes les trois et vos amis internés au camp de Beaune la Rolande. Et heureusement Arlette, vous allez pouvoir votre mère, votre sœur et vous, sortir de Beaune la Rolande. Je dis heureusement parce qu'on sait exactement ce qui s'est passé pour les enfants qui ont été internés à Beaune la Rolande.

Oui, il y a eu la séparation des enfants et de leurs mères en août 1942.

Et nous, on n'a pas eu la séparation. Parce que d'abord maman le pressentait, et puis elle a fait valoir qu'elle travaillait sur du matériel de fourrure. Ce qu'il faut savoir, c'est qu'avant la guerre on était assez

aisés, on avait des ateliers, on avait deux appartements, une voiture, le téléphone, une salle de bain, ce qui était assez rare chez les Juifs à Paris. Les ateliers et le matériel appartenant à mes parents avaient été spoliés. Tout cela, les ateliers et les machines, avait été placé entre les mains d'un administrateur provisoire. Les machines ont servi à créer un atelier, au 9 rue Martel, où ma mère travaillait car on lui avait fait croire que si elle travaillait sur les machines qui en fait lui appartenait, mon père serait libéré de Pithiviers. Donc ma mère a pu nous faire libérer grâce à ça, en faisant valoir qu'elle travaillait dans cet atelier de fourrure.

Vous êtes libérées de cet enfer et ensuite votre maman qui sentait les choses, qui anticipait, va vous cacher votre sœur et vous. Est-ce que vous pouvez nous parler de cette période ? Chez qui vous êtes cachées ? Comment ça s'est passé chez ces gens-là ?

C'est vrai que je suis née à Paris, mais en fait, je suis née en Touraine, à Vendôme, dans le Loir et Cher. Pour moi c'est là que je suis née parce qu'après le Vélodrome d'Hiver, l'enfer que j'avais vécu, ma mère nous a emmenées en Touraine, chez un couple, dans une toute petite maison. Il n'y avait que deux pièces la chambre pour le couple, et puis une autre où se cachaient d'autres enfants. C'était une famille où il y avait des frères, des beaux-frères qui cachaient aussi des enfants juifs. Ce couple Jean et Jeanne Philippeau m'ont chouchoutée, elle, Jeanne me donnait de la crème, du beurre, des pommes de terre. J'ai été vraiment préservée là-bas. Ils ne posaient pas de questions. C'était des gens simples, avec un cœur énorme.

Au cimetière où ils sont enterrés on leur a fait beaucoup d'honneurs. On n'a pas pu leur donner la médaille des Justes parce que ma mère les a aidés financièrement. Il fallait les aider, ils n'avaient rien. Lui était savetier et elle ne travaillait pas et nourrissait toute la marmaille ! C'était des gens très pauvres.

Ma sœur et moi avons fait la démarche auprès de Yad Vashem et nous avons dit la vérité à savoir que ma mère leur avait fourni du linge, des choses négociables. Mais pour avoir la médaille des Justes, il ne faut pas avoir été aidé.... Je ne comprends pas ça ! Ça n'a aucun sens.

On est en France, on est en 1942 et dans tous les villages de France, il y a une église et en ce temps-là, les Français vont encore quand même massivement à la messe. Et qu'est ce qui s'est passé pour vous, les enfants ? Est-ce que vous êtes aussi allés à la messe ? Est-ce que le curé, d'après vous, était au courant de tout cela ?

Oui ! Pendant la guerre on vivait un peu comme des pirates, sans papiers, sans rien, on allait à l'école par intermittence mais on allait au patronage. Moi, toutes les semaines, j'allais au patronage et le dimanche à la messe. Je connais toute la messe en latin ! Je peux encore chanter tout le Salve Regina. Ma sœur a fait sa communion privée, même. On était très bien.

Le curé de Vendôme (je n'ai pas retrouvé son nom) m'a sauvé la vie. Un jour, en été, alors que je suis au patronage il vient me trouver, me dit : « Est ce que tu aimes les fraises ? » Je réponds : « Oui, mon père ». Donc il m'emmène dans son petit jardin de cure pour que je mange des fraises et je rentre le soir chez « la Jeanne » (c'est comme ça qu'on l'appelait). Et comme j'étais une enfant insupportable qui cavalaient tout le temps, je lui dis : « Vous savez, aujourd'hui, le curé, il m'a emmené dans son jardin de cure, j'ai mangé plein de fraises ». Elle me dit : « Ah tu as encore dû faire des tas de bêtises ! » Mais non, j'avais été sage ! Eh bien, le lendemain, il y a une voisine, une forte femme, les poings sur les hanches

qui vient vers la Jeanne et qui lui dit : « Faut que je vous raconte. Figurez-vous qu'hier il y a eu une descente de la Gestapo chez notre brave curé, soi-disant qu'il cache des enfants juifs ! »

Donc le curé d'après vous, savait que vous étiez juive ?

Sûrement !

Il ne vous a jamais baptisée ?

Non. Et puis les gens chez qui j'étais non plus, ils étaient plutôt athées, ils juraient beaucoup ! On allait à la messe parce qu'on pouvait pas faire autrement et nous n'avions pas d'intérêt à être différents des autres.

Ce temps chez les Philippeau est plutôt un temps où vous êtes bien, où vous renouez un peu avec les joies de l'enfance. La guerre va se terminer en 1945 et donc vous allez retrouver votre maman et la vie régulière toutes les trois avec Madeleine et vous allez attendre votre papa.

Oui, mais on était chez eux jusqu'à quelques mois avant la Libération. Ma mère se cachait dans les fermes avoisinantes et nous on était toujours chez les Philippeau. Mais je ne sais pas ce qui s'est passé, a-t-elle eu peur d'être dénoncée ? Jeanne Philippeau a retrouvé ma mère et lui a demandé de nous reprendre ma sœur et moi.

Ma mère ne savait pas où nous cacher. A Vendôme il y a des champignonnières et c'est là que nous nous sommes cachées. Ma mère est allée chercher des sacs de toile où les paysans mettent le blé, elle a mis de la paille et on a dormi là. Est-ce que ça a duré quelques semaines ou quelques mois ? Nous sommes restées là jusqu'à ce qu'on entende les cloches qui sonnent et là ma mère a dit : « C'est la fin de la guerre. »

1945, ça y est, c'est fini. Et vous n'espérez qu'une chose, c'est que votre père va rentrer.

Ah oui, ma mère surtout... Non seulement elle espère, mais elle cavale à Paris. Elle nous laisse dans une ferme à côté de Vendôme, à deux kilomètres de Vendôme, et elle cavale à Paris pour rechercher Papa. Après elle nous a fait venir, on est allées au Lutétia, à la gare du Nord, le trajet habituel quoi... Ça a été l'horreur totale pour elle, c'est ce qui l'a achevée. Elle voulait partir...

Mes parents étaient très amoureux, c'était un amour d'enfance. Elle l'avait attendu tellement longtemps déjà avant qu'il ne la fasse venir en France... Ma mère était une princesse pour mon père.

A treize ans vous êtes complètement orpheline, vous n'avez plus ni père ni mère.

Oui, ni père ni mère et ni famille

Je pensais qu'on avait encore de la famille en Ukraine or tout le monde avait été massacré. Ça, on ne le savait pas non plus. Nos tuteurs ont retrouvé le frère de mon père à New York, mais il n'y « avait pas de place pour les orphelins..... »

Ma sœur a été obligée de travailler, moi on m'a mise en internat. Pour moi, ça a été le bonheur.

J'ai passé mon brevet et on ne savait pas que j'étais orpheline, il n'y avait pas d'autres orphelins. C'était des paysans du coin, c'était dans la Sarthe. C'était le bonheur.

Vous allez vous aussi tombée éperdument amoureuse d'un homme qui a été l'amour de votre vie, Charles Testyler.

Charles c'était un grand cœur, un homme qui comprenait tout. Parce que quand il m'a vue, à l'âge de quatorze ans, quand ma grande sœur va se marier (avec son frère), il voit cette petite sœur qui pleure. Il ne dit rien du tout et demande seulement : « Est-ce que je peux la sortir au cinéma ? » Donc il a été pour moi un frère, il était entouré de copains, de déportés, lui-même avait subi une très longue déportation. Moi, j'étais la petite fille. J'étais tellement naïve et innocente. Je ne connaissais rien de la vie.

Il a été un frère, il a été un père, il a été mon mari, il a été mon amant, il a tout été. Il comprenait tout. Et il était attentionné, il avait de la compassion et il savait que j'avais besoin d'étudier. Même quand on s'est mariés, quand j'ai eu 19 ans, qu'on a eu besoin de travailler il m'a dit : « Si tu veux, tu retournes à l'école ». Il a été extraordinaire.

Nous avons eu une fille ensemble, et des petits-enfants

Une dernière question Arlette Testyler : qu'avez-vous envie de dire aux jeunes aujourd'hui ? Et comment voyez-vous la transmission de la mémoire de la Shoah après la disparition des derniers témoins ?

Je ne sais pas s'il y aura une transmission, j'espère. Ce que je dis aux jeunes c'est que j'espère que de tous les témoignages qu'on a fait, même avec Charles, (on est allés jusqu'en Martinique !), c'est que si seulement 10 % d'entre eux peuvent témoigner plus tard, qu'ils nous ont vus, que nous avons existé, alors nous aurons fait un travail de mémoire. Ça, c'est important. C'est surtout pour ça. Je ne témoigne pas pour moi parce que moi, je connais mon histoire et je n'ai rien à me réapprendre. Je témoigne pour ceux qui ne sont pas revenus. Et pour que plus tard, ceux en face de qui nous avons témoigné disent non aux idées négationnistes et révisionnistes. Qu'ils comprennent aussi l'importance de l'instruction, de l'école, d'une éducation démocratique.

Mais je ne suis pas tellement optimiste. Je peux seulement espérer.

Propos recueillis par Stéphanie Dassa

15 juin 2022, à Paris